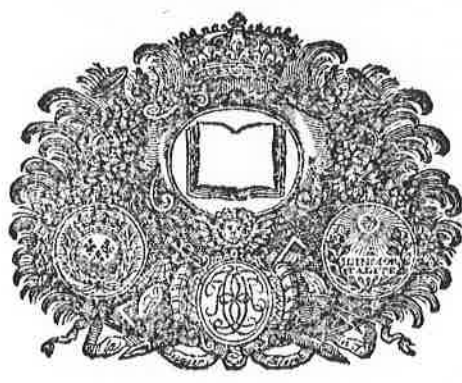


DISCOURS
P R O N O N C E Z
DANS L'ACADEMIE
FRANCOISE.

Le Lundi 4. Février MDCCXLIII.

A LA RECEPTION
DE M. LE DUC DE NIVERNOIS,
ET
DE M. DE MARIVAU.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE JEAN-BAPTISTE COIGNARD,
IMPRIMEUR DU ROI, ET DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

MDCCXLIII.

Eloge de Maspillon.

ARCHIVES
DE
L'ACADEMIE FRANÇOISE

M. DE MARIVAUX, ayant été élu par
Messieurs de l'Académie Française à la
place de feu M. L'ABBE' DE HOUTTE-
VILLE, y vint prendre séance le Lundi
4. Février 1743. & prononça le Discours
qui suit.

MESSIEURS,

L'INSTANT où j'appris que j'avois l'honneur
d'être élu, me parut l'instant le plus cher & le plus
intéressant que vous pussiez jamais me procurer. Je
me trompois, je ne l'avois pas encore comparé
à celui où j'ai la joye de voir tous mes bienfaiteurs
assemblez, & j'avoue que la nouvelle de mon éle-
ction ne m'a pas fait plus de plaisir que j'en ai à
vous en marquer ma reconnoissance.

Voici le seul jour où il m'est permis de la ren-
dre éclatante; le Public n'en sera témoin qu'une
fois, ce sont vos usages; mais mon cœur s'en dé-
dommagera en vous la conservant toujours.

Je vous l'expose ici, MESSIEURS, sans aucun
ornement, & telle qu'elle se présente à moi; le nou-
vel Académicien qui m'a précédé, me réduit à la
laisser dans toute sa simplicité. Il vient de donner un
exemple de toute la délicatesse de sentiment, de

B

Usage de M. l'abbé de Houtteville.

tout le goût, de toutes les graces qu'on peut répandre dans un Discours comme le nôtre, & la seule ressource qui me reste, pour être du moins souffert après lui, c'est de céder à la difficulté de l'imiter. J'ai vu souvent qu'en pareil cas, on pardonne à qui ne prétend à rien, & j'espère que vous voudrez bien me traiter de même.

Je n'abuserai point, MESSIEURS, du parti que je prends, d'exprimer tout uniment ce que je sens; ma reconnoissance sera naïve, & non pas imprudente; je ne vous la témoignerai pas, en méprisant moi-même les efforts que j'ai faits pour attirer vos regards; ce seroit là vous remercier mal, & vous compromettre. Je fais la valeur de mes ouvrages, je n'ai pas de peine à penser qu'ils ne méritoient pas vos suffrages; mais vos suffrages méritent d'être ménagés, & ils ne doivent point souffrir de la médiocre opinion que j'ai de moi-même.

Non, MESSIEURS, j'écarterai tous ces aveux d'insuffisance dont la sincérité est toujours suspecte, & qui ne rapportent à celui qui les fait de bonne foi, que l'affront de n'en être pas cru. Pour fonder les motifs que j'ai d'être reconnoissant, je n'ai seulement qu'à dire ce que vous êtes.

Si les hommes ne s'accoutumoient pas à tout; si les idées les plus hautes, les plus capables de leur en imposer, ne leur devenoient pas familières; avec quel plaisir, avec quelle avidité, & même avec quel étonnement respectueux ne vous verroient-ils pas? C'est leur raison que j'en atteste; que pourroit-elle trouver de plus frappant pour elle, de plus digne de

son admiration ; qu'une Compagnie d'Hommes, qui, malgré l'inégalité du rang, de la naissance, & de la fortune, viennent se dégager ici de toutes les distinctions de l'orgueil humain, les anéantissent, & ne forment plus qu'une Société d'esprits, entre qui toute différence d'état & de condition cesse, comme absolument étrangère à eux ; parmi lesquels enfin j'en vois à qui, pour obtenir la place qu'ils occupent, il n'a servi de rien d'être Grands dans l'ordre des Dignitez du monde, & que vous n'avez reçûs, que parce qu'ils étoient Grands dans l'ordre des esprits ; dans cet ordre où les Rois même, tout puissants qu'ils sont, ne sauroient élever personne.

Aussi, MESSIEURS, doit-on vous regarder comme autant d'intelligences chargées de présider à l'esprit de la Nation.

N'est-ce pas d'ici en effet que sont partis tant de rayons de lumière qui ont éclairé les ténèbres de cet esprit autrefois égaré dans de mauvais goûts, & dans l'ignorance de toute règle & de toute méthode.

Ces hommes à jamais illustres, ces prodiges dans tous les genres, les Corneilles, les Racines, les La Fontaines, les Dépreaux ; si je les nommois tous, il faudroit, MESSIEURS, vous nommer vous-mêmes ; n'est-ce pas à vous à qui nous les devons ? tout disparus que sont ceux que je viens de citer, ils vivent encore pour nous, puisque leur esprit nous reste ; nous les retrouvons dans leurs ouvrages, nous les retrouvons dans les vôtres, qui même en nous les conservant, les multiplient.

C'est là que l'Orateur apprend l'art d'attaquer &

de défendre; que le Poëte trouve un modèle de ce désordre toujours sage, de cet enthousiasme toujours raisonné, de ce sublime toujours vrai qui doit régner dans la Poësie; c'est là que l'Historien va puiser cette simplicité mâle simple & majestueuse qui doit accompagner ses récits; c'est là que le Théologien même apprend à enseigner avec succès les vérités de la Foi, le Prédicateur à les faire aimer; c'est là où nous prenons nous-mêmes cette finesse de goût, cet amour du beau, cette émulation de penser qui entretient parmi nous, qui même augmente l'élevation des esprits, & la dignité des sentimens, qui sont en effet les vraies sources du courage, & les forces les plus intarissables d'un empire.

Pourquoi notre Langue a-t-elle passé dans presque toutes les Cours de l'Europe; l'attribuerons-nous aux Conquêtes de LOUIS XIV. mais des ennemis humiliés ou vaincus, aiment-ils à parler la Langue de leur Vainqueur quand la nécessité de s'en servir est passée? des Rois inquiets & jaloux la préféreraient-ils à la leur? non, MESSIEURS, c'est leur raison qui a fait cet honneur à la nôtre; c'est le plaisir de nous lire, de penser, & de sentir comme nous qui les a gagnés; c'est ce génie, c'est cet ordre, c'est ce sublime, ce sont ces graces, ces lumières répandues dans vos Ouvrages, ou dans ceux de nos Ecrivains que vous avez inspirés, qui ont acquis cette espèce de triomphe à la Langue Française.

A de si grands effets d'un Etablissement comme le vôtre on reconnoît celui qui vous fonda, ils représentent le génie de ce grand Homme qui pensoit

tant lui-même ; qui fut lui-même une intelligence si distinguée sur la terre , & dont la vie a passé , mais dont la gloire & le ressouvenir ne passeront jamais , & dureront autant que le monde , autant que vous , & pour tout dire , autant que LOUIS XIV. qui voulut être votre Protecteur , pour unir son immortalité à la vôtre , qui vous fit l'objet de ses complaisances , qui vous donna son Palais pour asile , qui vous mit à l'abri de son Thrône dont il crut que vos fonctions augmenteroient encore la Majesté , qui vous a légué la protection de tous ses Successeurs , celle de son Petit-Fils , que nos cœurs choisiroient pour Maître , si c'étoit à nos cœurs à le choisir , qui vient tout récemment de faire éclater des preuves d'une bonté si rare & si bien assortie au caractère d'une Nation si généreuse elle-même , qui chérit tant ses Rois , & à qui ce Prince a donné , j'ose dire la joye de le voir soupirer & s'attendrir , en apprenant la mort d'un Ministre que nous perdons tous , & qu'en qualité de Confrères vous perdez , MESSIEURS , plus particulièrement que les autres.

Il étoit le confident, le conseil & l'ami de son Maître ; il étoit l'ami de tous ses Sujets. Ministre d'un génie bien neuf & bien respectable ; Ministre sans faste & sans ostentation , dont les opérations les plus profondes & les plus dignes d'estime , n'avoient rien en apparence qui les distingua de ses actions les plus ordinaires ; qui ne les enveloppa jamais de cet air de mystère qui fait valoir le Ministre ; qui par là n'y oubliâ que lui ; & qui à la manière des Sages , songea bien plus à être utile qu'à être vanté. D'autres

que moi sont destinez à faire son éloge, & s'en acquitteront mieux : sa perte, MESSIEURS, n'est pas la seule que vous avez faite ; je me trouve aujourd'hui à la place d'un homme à qui je succède sans le remplacer, & dont je ne puis parler qu'avec confusion ; son Livre de la Religion prouvée par les faits, est l'Ouvrage de la plus grande capacité d'esprit, & de la piété la plus persuasive qui ait peut-être paru en ce genre ; ce n'étoit qu'avec ces deux forces réunies ensemble qu'il pouvoit remplir son projet : il a confondu l'incrédulité des esprits, il ne reste plus que l'incrédulité de cœur qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de vaincre.

Il seroit difficile d'imaginer un commerce plus doux qu'étoit le sien ; naturellement né modeste, il sembloit dans la conversation qu'il voulut vous dérober la supériorité de son esprit ; un grand Prince lui avoit confié le soin de ses Livres, & l'aimoit : son éloge étoit fait, si je l'avois dit d'abord ; c'étoit la vertu même qui s'intéressoit à lui ; je puis hardiment m'exprimer ainsi sur ce Prince sans être accusé de flatterie ; le Public d'autant plus libre dans ses opinions, qu'on peut dire de lui quand il s'explique que ce n'est personne qui parle, & que c'est tout le monde, ce Public qui dans un Prince ne voit jamais qu'un homme, est à cet égard là aussi flatteur que moi, si je le suis.

Je finis, MESSIEURS, par vous assurer que ne pouvant jamais espérer de réparer votre perte, je ferai du moins tous mes efforts pour la diminuer.



25

*RE'PONSE DE M. L'ARCHEVESQUE
DE SENS, aux Discours de M. LE DUC
DE NIVERNOIS & de M. DE MARIVAUX.*

MESSIEURS,

FAUT-IL donc que nos jours de fête, soient en même-temps des jours de deuil? Faut-il toujours dans la même Séance, & pour ainsi dire, au même instant, pleurer & nous réjouir, semer des fleurs & répandre des larmes, unir les chants de joie que nous devons à nos nouveaux Confrères, aux lugubres regrets qui paroissent dus à ceux que la mort nous a enlevé? Ce contraste de sentimens, ce mélange, presque bizarre, de pleurs & d'applaudissemens, ne feroit-il pas penser, ou que notre joie est frivole; si nos regrets sont véritables; ou que nos regrets ne sont que de cérémonies, si notre joie est sincère?

L'erreur, s'il y en a en ceci, vient, ce me semble, de la fausse idée qu'on se forme de la mort de nos Confrères, qui enlevés à ce monde après une carrière glorieuse, n'ont payé à la nature le tribut nécessaire, qu'après avoir acquis cette portion d'Immortalité qui est due aux Hommes rares. Quoi donc,

leur mort nous appauvrit-elle, après que leurs talens nous ont enrichis ? Elle n'a enlevé que la plus vile portion de leur être : leur esprit nous reste tout entier avec leurs ouvrages ; ils forment ce fond de richesses qu'ils ont accru successivement, & dont nous sommes les dépositaires : & en cedant la place à d'autres qui leur survivent, ils leur présentent le moyen de nous enrichir encore.

Qu'avons-nous perdu, en effet, par l'absence de tant de grands Hommes qui nous ont précédés ? Ils ne sont pas morts pour nous. Leur nom, leur gloire, leurs Ecrits sont à nous, & les font, pour ainsi dire, revivre parmi nous. Ils nous parlent ; ils nous excitent ; ils nous critiquent même ; ils nous servent de maîtres, de guides, de modèles : Voiture nous entretient encore dans ses Lettres, & Corneille nous instruit dans ses Tragédies : Patru règle l'Eloquence du Barreau, & Bossuet celle de la Théologie. Balzac nous enseigne l'Eloquence sublime, & la Fontaine la Poësie naturelle & coulante. Boileau, Moliere, la Bruyere, critiquent encore aujourd'hui les mœurs, & en démasquent le ridicule. Ils sont avec nous, ces Hommes rares ; les uns nous amusent, & les autres nous instruisent, nous animent & nous encouragent. Chacun d'eux peut dire avec Horace,

*Non omnis
moriar, una-
quaque pars
mei, vivit
libitinam. Ho-
rat.*

Je ne suis pas mort tout entier, ce qu'il y avoit de meilleur en moi m'a survécu, & est resté avec vous.

Me trompai-je, MESSIEURS, dans cette idée ? En tout cas, si c'est un Paradoxe, il est flatteur, & pour nous & pour ceux qui ne sont plus : même
tout

tout Paradoxe qu'il puisse être, il n'est pas destitué de preuve. Je n'en veux d'autre, que cette multitude d'Hommes de Lettres, qui reçus depuis un siècle à l'Académie, sont venus l'un après l'autre, déposer dans ses trésors, les richesses qu'ils avoient acquises par leur travail. Ce sont des Vaisseaux qui arrivent successivement du Midi & du Nord, de la Perse & des Indes, apportant chaque année de nouvelles richesses à une Compagnie qui subsiste toujours au milieu de la vicissitude des temps. Ce sont des fleurs qui ornent l'une après l'autre un agréable parterre, & qui changeant à chaque saison, laissent par leur germe ou leur racine, de quoi le décorer de nouveau dans un autre printemps, & ressusciter des beautés qui sembloient périées. Réduisez l'Académie Française à ce petit nombre dont elle fut formée d'abord : que ces quarante amis des Muses aient été réellement immortels, comme le sera leur nom, l'Académie ne seroit-elle pas privée de toutes ces richesses que lui ont apporté d'âge en âge, ceux qui les ont remplacés ? Auriez-vous eu un Abbé Renier, un Lamonnoye, si La Chambre ne leur eut cédé la place ? Fenelon a remplacé Pellisson, & Scuderi, Vaugelas : Sans la mort de Balzac, de Beau-tru, de Voiture, du Marquis de Racan, vous ne compteriez pas au nombre de vos Ancêtres Académiques, les Boileau, les Bainzerade, les Mezeray, les Fléchier, les Racine, les Dacier, & tant d'autres, qui vous ayant cédé la place à leur tour, rendent l'Académie brillante aujourd'hui, & par le gé-

nie de ceux qui la composent, & par la mémoire de ceux qui les ont précédés. En un mot, plus de deux cens personnes illustres, qui depuis un siècle nous enrichissent de leurs talens & de leurs productions, nous fournissent une abondance de trésors Littéraires, qui donne au moins lieu de douter, si la durée immortelle des Quarante premiers Académiciens eut été plus glorieuse à l'Académie & plus utile aux belles Lettres.

J'avoue cependant, MESSIEURS, qu'il y a des personnages, dont la mort prématurée mérite des regrets. Telle a été celle de M. l'Abbé Houtteville, dont la vie trop tôt abrégée, nous a enlevé les espérances que nous avions conçues de ses talens & de sa noble manière d'écrire & de parler. Qu'il eût bien mieux que moi, rempli aujourd'hui cette Séance! & que vous eussiez eu de plaisir à l'entendre, comme vous l'entendites il y a quelques années; lorsqu'à la Réception d'un de vos Confrères, il prononça l'Eloge du Maréchal de Villars, avec une éloquence digne d'une si belle matière; & en faisant admirer le Héros qu'il célébroit, il se fit admirer lui-même.

Il est triste que de si beaux talens ayent été si-tôt éteints dans la nuit du tombeau; & que celui qui les possédoit, ait subi dans la force de l'âge, le sort qui appartenoit à la vieillesse. Seroit-ce, parce qu'en peu d'années il avoit déjà, comme dit l'Écriture, réuni la Science & les lumières d'un âge consommé? En effet, son Traité de la Religion prouvée par les faits,

*Consummatus in brevi,
Eccl. Sap. 4.*

perfectionné dans une seconde Edition , suffisoit pour immortaliser son nom. Ouvrage trop beau pour n'être pas critiqué ; trop convainquant pour n'être pas en butte aux incrédules ; trop solide & trop éloquent pour n'être pas éternellement précieux à ceux qui aiment la Religion & ses Défenseurs.

Quant à ceux qui ont prolongé leurs jours jusqu'à cet âge , *par de-là lequel il n'y a plus que douleur & langueur* , s'ils meurent pour le monde , ils vivent encore pour nous. Tel sera le sort de cet Illustre Cardinal , dont vous avez , MONSIEUR , célébré si éloquentement la gloire immortelle. C'est à la France entière à pleurer sa mort. L'Académie qu'il a aimée , qu'il a protégée , qu'il a ornée , fera vivre à jamais son Nom & son souvenir.

Psal. 89.

M. LE CARDINAL DE FLEURY.

Il en sera de même de M. l'Evêque de Clermont. Puisqu'il a si bien & si saintement fourni une longue carrière , avons-nous autre chose que des fleurs à répandre sur son tombeau , & des applaudissemens à donner à sa mémoire ? La mort d'un saint Evêque est aux yeux de la Foi , le jour de son bonheur & celui de sa gloire. Cette mort *précieuse aux yeux de Dieu* , doit l'être aussi aux yeux des hommes : & de même que dans les fastes Ecclésiastiques , le jour du martyr des Saints , est nommé celui de leur naissance , par rapport à la vie triomphante qu'ils trouvent dans le sein de Dieu ; de même le dernier jour de la vie d'un Evêque , victime de ses travaux & de sa charité , peut être honoré du même nom ; puisque ce jour , cet heureux jour , est celui où il

Tous ces divers mérites justifient notre choix, MONSIEUR, aux yeux de ceux qui à cause de votre âge voudroient peut-être le critiquer. Quand avant trente ans on réunit tant de talens, tant de sagesse & tant de lumières, on est avant trente ans digne d'être admis parmi les Maîtres. Si la sagesse, si les vertus sont prématurées, il est juste que la couronne le soit aussi. L'Académie en vous adoptant si jeune, non seulement s'assûre une plus longue jouissance de vos talens, mais elle donne en votre personne un exemple propre à reveiller dans notre jeune Noblesse le goût des belles Lettres, qui semble s'y éteindre peu à peu; c'est ce qui nous fait craindre pour l'avenir, un temps où la Noblesse ne se distinguera plus du commun des hommes, que par une férocité Martiale, qui en soutenant la gloire des armes, perdra celle de la politesse: & qui ramènera ces siècles barbares où la Nation fournissoit des Achilles, mais elle manquoit d'Homeres; & où les faits les plus dignes de mémoire, n'avoient que des Vers grossiers ou un Latin misérable, pour être transmis à la Postérité.

M. DE MA-
RIVAUX.

Pour vous, MONSIEUR, quoique vous ayez acquis la place que vous venez occuper parmi nous par une multitude d'Ouvrages que le Public a lû avec avidité; ce n'est point tant à eux que vous devez notre choix, qu'à l'estime que nous avons fait de vos mœurs, de votre bon cœur, de la douceur de votre société, & si j'ose le dire, de l'*amabilité* de votre caractère. Voilà ce que vos amis ont connu en

vous, & ce qu'ils ont peint à ceux qui ne vous connoissoient pas encore. C'est là ce qui concilie nos suffrages plus efficacement, que les Ecrits brillants & les Dissertations savantes. Combien de personnages dont le Public a vanté la Poësie, & dont l'Académie a craint ou la langue, ou l'humeur, ou l'irréligion, & qu'elle a exclu de l'espérance d'y être associée ?

Par une raison contraire, elle s'est empressée de vous choisir, & elle aime en vous d'avance ce caractère liant, affable, sociable, obligeant, d'un cœur sans vanité, sans humeur, sans ces petitesse dont l'amour propre se pare & se nourrit, tandis qu'il offense & qu'il révolte celui des autres. On diroit que cet amour propre, si commun parmi les hommes, & qui est en eux comme une seconde nature, ne vous ait pas été connu.

Que dis-je ? il ne vous est pas connu. Vous le connoissez si bien, que dans vos feuilles Philosophiques vous en avez dépeint tous les traits, creusé toutes les subtilitez, démasqué toutes les adresses : vous l'avez poursuivi jusques dans ses retranchemens les plus cachez, la fausse humilité, la modestie hypocrite, & la fastueuse sincérité.

Ce n'est pas là le seul vice de l'homme que vous avez poursuivi. Theophraste moderne, rien n'a échappé à vos portraits critiques. L'orgueil du courtisan, l'impertinence des petits maîtres, la coquetterie des femmes, la petulance de la jeunesse, la sotte gravité des importants, la fourberie des faux dévots :

tout a trouvé en vous un Peintre fidèle & un Censeur éclairé. Tantôt sous l'écorce d'une parabole, tantôt sous les aventures d'un Roman, vous avez dévoilé les passions malignes & intéressées qui dévorent le cœur de la plupart des hommes, & qui rendent leur Société toute polie qu'elle est, plus dangereuse que les forêts où les tigres habitent, & où les voleurs exercent leurs brigandages. Ceux qui ont lû vos Ouvrages, racontent que vous avez peint sous diverses images la licence immodeste des mœurs, l'infidélité des amis, les ruses des ambitieux, la misere des avarés, l'ingratitude des enfans, la bisarre austerité des peres, la trahison des Grands, l'inhumanité des riches, le libertinage des pauvres, le faste frivole des gens de fortune : Que tous les états, tous les sexes, tous les âges, toutes les conditions, ont trouvé dans vos peintures le tableau fidèle de leurs défauts, & la critique de leurs vices : Que creusant plus avant dans le cœur humain, vous en avez tiré au grand jour les vertus hypocrites, & ce fond d'orgueil & de vanité qui enveloppe & cache les vices de ceux que le monde trompé appelle de grands Hommes, & qui souvent sont au fond de vrais monstres. Le célèbre La Bruyere paroît ; dit-on, ressusciter en Vous, & retracer sous votre pinceau ces portraits trop ressemblans, qui ont autrefois démasqué tant de personnages & déconcerté leur vanité.

Voilà (m'a-t'on dit) ce qui se trouve répandu dans cette foule d'Ecrits, de Romans, de Pièces de Théâ-

tre, de brochures amusantes que vous avez données au Public avec une prodigieuse fécondité. C'est dans ces pièces diverses que vous avez semé à pleine main cette vivacité, ce brillant qui vous est propre; chaque phrase, chaque mot quelquefois, est une pensée. Les expressions figurées, les métaphores hardies, coulent naturellement de votre plume. Elles sont employées souvent avec succès, quelquefois hasardées aussi avec un peu trop de confiance. Car vos nouveaux Confreres en approuvant ce qu'il y a de beau dans votre style, veulent que j'y ajoute cette légère Critique, dans la crainte que ceux qui sous nos auspices aspirent à la perfection, ne s'autorisent de votre exemple & de son suffrage, pour copier d'après vous quelques expressions & quelques métaphores, que votre génie fertile vous a fait risquer. Ce brillant même de votre esprit & le feu de votre imagination qu'on trouve, dit-on, prodigué dans vos portraits, vous attire encore une critique; mais le défaut de montrer trop d'esprit! Ceux dont la morale est ennuyeuse à force d'être raisonnable, en vous dérobant une partie des graces de votre style pour s'en orner, vous en laisseroient encore assez pour plaire à vos Lecteurs.

Mais vous avez avec les gens de bien une querelle bien plus importante. Je n'ai pas assez lû vos Ouvrages, pour y voir tout ce qu'on y trouve d'amusant & d'intéressant; mais dans le peu que j'en ai parcouru, j'y ai reconnu bien-tôt que la lecture de ces agréables Romans ne convenoit pas à l'austere Dignité

dont je suis revêtu , & à la pureté des idées que la Religion me prescrit. Réduit à m'en rapporter aux lectures d'autrui , j'ai appris qu'on y voyoit par-tout la fécondité de votre imagination , son feu , son agrément , sa vivacité ; j'ai appris même que vous paroissiez vous proposer pour terme , une morale sage & ennemie du vice ; mais qu'en chemin vous vous arrêtiez souvent à des aventures tendres & passionnées : Que tandis que vous voulez combattre l'amour licentieux , vous le peignez avec des couleurs si naïves & si tendres , qu'elles doivent faire sur le Lecteur une impression , toute autre que celle que vous vous proposez ; & qu'à force d'être naturelles , elles deviennent séduisantes. La peinture trop naïve des foiblesses humaines , est plus propre à réveiller la passion qu'à l'éteindre : de quelque précepte qu'on l'assaisonne , un jeune homme y prendra plus de goût pour le vice , que vos morales ne lui en inspirent pour la vertu ; & votre *Paysan parvenu* à la fortune par des intrigues galantes , aura beau prêcher la modestie & la retenue qu'il n'a pas pratiquée ; il aura beau exagérer les périls de l'amour & ses suites funestes ; il trouvera plus de gens disposés à copier ses intrigues , que de ceux qui voudront bien profiter de ses leçons.

Voilà ce qu'on dit de vos brillants Ouvrages parmi les gens sagement scrupuleux , & sur leur récit j'ai fait cette réflexion. Vous qui connoissez si bien le cœur de l'homme , qui en avez développé cent fois tous les replis , comment avez-vous pû ignorer

sa foiblesse ? Les peintures vives de l'amour profane qu'on employe pour en garantir le cœur humain, suffisent souvent pour l'y faire germer & y porter des impressions funestes, que la plus sage morale n'efface point. Eh mon Dieu ! n'approchons pas tant d'un précipice où sont tombez tant de gens qui croyoient avoir le pied ferme. Quand on mesure de si près les profondeurs de cet abîme, dont les bords sont glissans, on est en danger de s'y perdre. Vous avez beau avertir les hommes du péril auquel vous les exposez vous-même ; le penchant naturel de leur cœur les y entraînera malgré vous, malgré vos morales, & pour ainsi dire, malgré eux-mêmes.

J'ai rendu justice, MONSIEUR, à la beauté de votre génie, à sa fécondité, à ses agrémens : rendez-là, je vous prie, de votre part au Ministère saint dont je suis chargé ; & en sa faveur, pardonnez-moi une critique qui ne déroge point, ni à ce qui est dû d'estime à votre aimable caractère, ni à ce qui est dû d'éloge à la multitude, à la variété, à la gentillesse de vos Ouvrages.

